



**Santiago du Chili,  
13 septembre 1973.  
Rafle d'opposants,  
deux jours après le  
coup d'Etat militaire.  
Dans le Chili  
de Pinochet comme  
dans l'Algérie des  
années 50, l'ennemi  
est partout. On le  
poursuit avec les  
mêmes techniques.**

tront de démanteler l'appareil politique et militaire des rebelles. En Algérie, la quête du renseignement passe par le quadrillage du territoire, les rafles, la torture, les disparitions. Un « savoir-faire » exporté ensuite dans les académies militaires sud et nord-américaines, la bataille d'Alger servant de cas d'école, et le manuel du colonel Trinquier, *La Guerre moderne*, d'ouvrage de référence.

Pour le spectateur un tant soit peu sensibilisé à la cause des droits de l'homme, ces révélations font l'effet d'une gifle. On connaît le bilan des années de plomb qui pesèrent sur l'Argentine, le Chili et leurs voisins. Des dizaines de milliers de disparus. Des familles détruites, dispersées. Des survivants brisés, des sociétés traumatisées... Nous pensons savoir l'essentiel. Les films-brûlots de Costa-Gavras (*Missing*, *Etat de siège*) alimentaient notre imaginaire. Les archives avaient parlé, les rescapés aussi ; les bourreaux se partageaient, en gros, entre les deux Amériques, les généraux putschistes tortionnaires au sud et les agents de la CIA au nord, tous unis dans une même croisade contre le communisme.

Mais Marie-Monique Robin va plus loin. Elle connaît bien l'Amérique latine, à qui elle a consacré de nombreux reportages. L'un d'eux, *Voleurs d'organes*, lui a valu le prix Albert-Londres en 1995, maintenu malgré une violente campagne de dénigrement. « Cette histoire m'a longtemps poursuivie », dit-elle. « A l'époque, je m'étais dit que jamais plus je ne ferai d'investigation, que c'était

trop risqué. » Elle y retourne pourtant en 2001, pour explorer les arcanes du plan Condor, ce réseau supranational et criminel qui coordonnait les activités des services secrets du Chili, de l'Argentine, de l'Uruguay, du Paraguay, de la Bolivie et du Brésil jusque dans les années 1980. Du terrorisme d'Etat, centré sur la traque et l'élimination des dissidents à l'échelle internationale, avec la complicité active des Etats-Unis. « J'ai contacté des confrères et des historiens spécialistes de Condor, en Argentine, au Chili et aux Etats-Unis. Ils m'ont tous dit que les Etats-Unis n'étaient pas les seuls impliqués dans la genèse des dictatures, que la France aussi avait participé. Pour moi, c'était une surprise totale. »

Lorsqu'elle propose à Canal+ son projet de film, produit par Idéale Audience, Paul Moreira (responsable de la case investigation sur la chaîne cryptée) la convainc de suivre la piste française. Sa première étape : Vincennes, où se trouve le Shat (Service historique de l'armée de terre). Elle y remonte le temps, épiluche les archives. Son film est bardé de documents administratifs qui corroborent, noir sur blanc, les noms, les dates, les lieux. Reste à (re)trouver les acteurs de cette sulfureuse collaboration. Pour passer les barrages et faire accepter sa caméra, Marie-Monique Robin s'autorise une entorse au principe déontologique qui veut que le journaliste ne triche pas sur son identité. Elle s'invente un personnage d'historienne un peu naïve, enthousiaste, qui étudierait « la guerre →

L'armée française a formé des militaires sud-américains aux méthodes de répression rodées lors des guerres coloniales. C'est la terrible révélation que Marie-Monique Robin nous livre, témoignages à l'appui. Le récit de son implacable enquête.

Elle a beau avoir enquêté pendant deux ans, Marie-Monique Robin ne s'habitue pas à ce qu'elle a découvert. « *J'ai encore du mal à y croire. Et pourtant j'ai retrouvé tout le monde, personne ne manque, et il ne s'agit pas de seconds couteaux* », commente la journaliste. Le titre de son film donne le ton : *Escadrons de la mort, l'école française* est une enquête implacable, qui se digère péniblement. Documents et témoins à l'appui, Marie-Monique Robin y démontre l'implication de la France dans la genèse des dictatures sud-américaines et dans l'efficacité répressive dont elles firent preuve dans les années 1970.

Dès 1957, des militaires hexagonaux auraient commencé à former des officiers argentins aux techniques de la guerre « antisubversive », inventée en Indochine. Echaudés par leur défaite à Diên Biên Phu, les Français en ont tiré des leçons radicales. Dépassé, le conflit classique où une armée en affronte une autre : dans les guerres révolutionnaires opposant les Français au Viêt-minh, puis au FLN algérien, la ligne de front n'existe plus, l'ennemi est partout. Alors on le traque au sein de la population civile, en extorquant les informations qui permet-



## A voir

**Escadrons de la mort, l'école française,**  
lundi, 23h00, Canal+.



DAVID BURRITT/CONTACT PRESS IMAGES

Sur Canal+, un document explosif de Marie-Monique Robin

# Amérique latine : la torture qualité France

réa





Par Marie Colmant

## France, terre de tortionnaires ?

**C'**est une version pour le moins inédite de la théorie des dominos. Dans le rôle du premier domino, le déclencheur dont la chute entraîne implacablement tous ceux qui suivent, le *Petit Livre rouge* de Mao ! Qui tombe, par un hasard inouï, entre les mains d'un gradé français lors de son séjour en Indochine. Qui en retient une théorie fondamentale : dans les guerres dites révolutionnaires, les arrières sont plus forts que la troupe, il n'y a plus de ligne de front, l'ennemi est partout. Les bases de la stratégie de l'armée française pour la guerre d'Algérie à venir sont ainsi jetées... Pour la première fois à la télévision, les masques tombent. Aussaresses, Bigeard parlent de la torture comme d'une arme fondamentale et justifiée dans ce qu'ils qualifient de « guerre moderne », telle que la définit le livre du colonel Trinquier. Un livre maudit qui tombe entre les mains d'un colonel argentin. Un sinistre relais de lecture s'installe alors : après l'Argentine, l'Amérique du Nord en guerre contre le Viêt-cong, le Brésil et sa sympathique cohorte de galonnés, et pour finir le Chili de Pinochet. Tout un programme de répression et d'horreur qui prendrait donc ses racines dans les théories de l'armée française. Telle est la thèse que défend Marie-Monique Robin, documentariste de métier, dans une implacable enquête diffusée sur Canal, documents et témoignages à l'appui. Et quels témoignages ! Deux généraux argentins, le bras droit de Pinochet, deux anciens élèves américains d'Aussaresses, instructeur à Fort Bragg, dont la mission était d'enseigner à ses élèves comment réinventer la Gestapo. Je schématise à peine en ce qui concerne le patron de la CIA à Saïgon, responsable d'environ vingt mille morts.

# P

ire encore, on apprend que les services secrets français auraient continué à collaborer avec ces dictatures dans les années 70, via Michel Poniatowski, alors ministre de l'Intérieur de Giscard, qui aurait proposé ses services aux militaires argentins. Puis via le directeur de la DST qui, de son propre chef, prévenait la Dina (police politique de Pinochet) chaque fois qu'un « terroriste » prenait l'avion avec de faux papiers. Le syndrome Bousquet, qui proposait de déporter, aussi, les enfants juifs français ? Une horreur en tout cas. Qui ne manquera pas de provoquer quelques remous, se dit-on naïvement en éteignant le poste lundi soir. Du coup, on guette la presse du lendemain, on regarde les infos, en se disant que ça va faire un fameux barouf, que quelques députés un peu plus réveillés que les autres vont demander une enquête parlementaire, que la presse va prendre le relais... Mardi, rien vu, à l'exception d'un billet en bas de page dans la rubrique télé d'un grand quotidien du soir. Mercredi rien vu. Jeudi rien vu. Vendredi, toujours rien vu. Apathie générale. Je ne comprends pas. C'est quoi ce monde « mou du genou » dans lequel on vit ?

Heureusement, certains restent éveillés. Marcel Trillat est de ceux là. Dans le courant des mois de mai et juin derniers, il a suivi le quotidien de l'hôpital intercommunal de Créteil, pour *Envoyé spécial*. En cinquante-deux minutes, Marcel Trillat dresse la chronique d'une catastrophe annoncée. Pas de lits, des salles d'opération fermées par manque de personnel, des urgences qui embouteillent les couloirs, huit à dix heures d'attente à la consultation d'ophtalmo, six infirmières pour soixante malades en gériatrie... L'une des infirmières responsables déclare à la caméra : « Certains jours, j'ai l'impression de conduire le camion du Salaire de la peur. » Deux mois avant la canicule, pour mémoire.

Il s'est passé quelque chose avec *Popstars*. Même si je me remets avec difficulté du départ de Bruno Vandelli (le pauvre, cet été, en disputant une épreuve de *Fort Boyard*, il a gobé une mouche, l'horreur, je vous raconte pas les raclements de gorge), même si j'abordais avec réticence cette troisième « aventure », je vous dois la vérité : cette fois encore, je suis accro comme jamais. Parce qu'il y a Patricia, candidate de 28 ans, deux enfants, chauffeur de poids lourd. Parce qu'un garçon interpelle calmement le jury sur l'échec des précédents *What For*. Parce qu'il y a soudain de la mise en scène qui s'immisce dans une modeste émission de variétés (le split-screen par exemple, qui superpose cinq clones d'Hélène Ségara). Et si *Popstars* essayait pour de bon de justifier ses galons d'« œuvre audiovisuelle », hâtivement confirmés cet été par le Conseil d'Etat qui, c'est bien normal, c'est son travail, s'est jeté à corps perdu dans la défense de *Popstars* ? Quelle époque formidable ! ●

Lire aussi page 89

